

Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

The Institute has attempted to obtain the best original copy available for scanning. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of scanning are checked below.

L'Institut a numérisé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de numérisation sont indiqués ci-dessous.

- Coloured covers /
Couverture de couleur
- Covers damaged /
Couverture endommagée
- Covers restored and/or laminated /
Couverture restaurée et/ou pelliculée
- Cover title missing /
Le titre de couverture manque
- Coloured maps /
Cartes géographiques en couleur
- Coloured ink (i.e. other than blue or black) /
Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire)
- Coloured plates and/or illustrations /
Planches et/ou illustrations en couleur
- Bound with other material /
Relié avec d'autres documents
- Only edition available /
Seule édition disponible
- Tight binding may cause shadows or distortion
along interior margin / La reliure serrée peut
causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la
marge intérieure.

- Additional comments /
Commentaires supplémentaires:

Pagination continue.

- Coloured pages / Pages de couleur
- Pages damaged / Pages endommagées
- Pages restored and/or laminated /
Pages restaurées et/ou pelliculées
- Pages discoloured, stained or foxed/
Pages décolorées, tachetées ou piquées
- Pages detached / Pages détachées
- Showthrough / Transparence
- Quality of print varies /
Qualité inégale de l'impression
- Includes supplementary materials /
Comprend du matériel supplémentaire

- Blank leaves added during restorations may
appear within the text. Whenever possible, these
have been omitted from scanning / Il se peut que
certaines pages blanches ajoutées lors d'une
restauration apparaissent dans le texte, mais,
lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas
été numérisées.

L'ÉCHO

DU

Cabinet de Lecture Paroissial.

Vol III

Montréal, (Bas-Canada) 23 Novembre 1861

No. 46.

SOMMAIRE.—Poésie : Le bonsoir d'une petite fille à sa mère.—Chronique.—Sté. Catherine.—XXV ; Guérison d'Alphonse de Martigny.—Discours de M. Raymond, G. V., à la translation du corps de Messire Girouard.—L'empereur et le Sergent, ou mieux que ça.—Bibliographie.

POÉSIE.

Le Bonsoir d'une petite fille à sa mère.

Le jour bien loin de nous emporte sa lumière :
Sur le pied de mon lit, ma mère, viens t'asseoir.
Puis après, au bon Dieu, je dirai la prière
Qu'on répète le soir.

Oh ! que je dors bien mieux quand je sens ta présence !
Quand ta main sur mon front écarte les cheveux,
Et que tu dis bien bas : Dormez dans le silence,
Enfant, fermez les yeux !

Aussitôt je les ferme, et je dors et je rêve ;
Mais souvent dans la nuit je pense encore à toi.
Et je te vois toujours, quand mon ange se lève,
Pour veiller près de moi !

Quand la lune est cachée et presque sans lumière,
Les objets dans la nuit me glacent de terreur,
Mais si je l'aperçois en ouvrant ma paupière,
Alors je n'ai plus peur !

Près de toi tout est bon, ô ma mère chérie !
Tu me gardes toujours tes baisers les plus doux,
Et je ne suis jamais heureuse ni ravie
Qu'assise à tes genoux !

Là souvent nous causons, ou plutôt je babille ;
J'écoute ta parole et je lis dans tes yeux,
Et je retrouve en toi quelque chose qui brille,
Et rappelle les cieux !

Tu me dis Dieu si bon, que je l'aime en mon âme ;
Tu le montres partout, sur l'arbre, sur la fleur,
Dans la voix de l'oiseau, dans le soleil en flamme,
Dans le fond de mon cœur.

Mais je le vois surtout, chaque jour et sans cesse,
Dans ton amour pour moi, dans tes soins bienfaisants ;
Pourquoi Dieu dans ton cœur met-il tant de tendresse
Pour tes petits enfants ?

Une mère toujours ressemble aux autres mères,
Et les enfants aussi se ressemblent entre eux ;
Hélas ! ils sont souvent inassables, volontaires,
Boudeurs, capricieux.

C'est bien affreux vraiment, pourtant on leur pardonne ;
On les aime, on les plaint, puis on leur tend les bras :
Seigneur, je le vois bien, une mère est trop bonne,
Les enfants sont ingrats !

Ingrats ? non, pas toujours ; va, je serai bien sage,
Tu dis qu'il faut prier et se taire et dormir,
Mère, encore un baiser qui donne du courage,
Et je vais t'obéir.

Du haut de ton ciel bleu, tu veilles sur la terre,
Bon Dieu, qu'on ne peut voir, mais qu'on dit si puissant ;
Oh ! garde-moi toujours avec ma tendre mère
Sous ton bras bienfaisant !

Montre-la, dans un rêve, à mon âme ravie ;
Et si je dors longtemps, que l'ange Raphaël
Te porte mon amour et mon cœur et ma vie,
A toi, maître du ciel.

Mère, tu reviendras quand paraîtra l'aurore ;
Je te verrai sourire et me tendre la main ;
Pour me bénir aussi, viens m'embrasser encore :
Adieu, mère, à demain !

CHRONIQUE.

SOMMAIRE.—Lettre de Mgr. de Quimper.—Anecdote sur le petit Prince Impérial.—Intervention étrangère au Mexique.—Naufrage du *North-Briton*.—Les trois grandes œuvres de la France.

Le *Monde* du 3 courant publie une lettre de Mgr. l'Évêque de Quimper, en réfutation de la doctrine détestable enseignée par le malheureux abbé Passaglia dans sa brochure intitulée *Pro Causa Italica*.

Ce n'est pas une petite consolation pour la catholicité toute entière et en particulier pour le Père commun des fidèles que cette ardeur et cette foi inébranlables de l'Épiscopat français dans les jours de persécution religieuse que nous traversons. Les désertions font toujours mal au cœur des enfants dévoués de l'Église, surtout quand ces lâchetés se produisent en haut lieu, sur les marches de l'autel ; mais pour un qui tombe, dix se présentent pour le remplacer et atténuer le scandale par l'éclat de leurs vertus et de leur science. Et certes, ce spectacle est beau et profond d'enseignements pour ceux qui croient que la foi catholique doit diminuer dans le monde parce que les passions des hommes se déchaînent contre elle avec plus de violence et d'acharnement que jamais.

A propos de la question romaine, nous croyons qu'on lira avec intérêt l'anecdote suivante sur les sentiments

que Sa Majesté, l'Impératrice des Français essaie d'inspirer à son fils, le Prince Impérial.

Dans le cours du mois dernier, dit une lettre adressée au *Chronicle* de Londres, le jeune Prince se présente un beau matin dans le cabinet de l'Empereur, revêtu du costume de grenadier et en tenue de campagne. Il portait la gibecière, avait le sabre au côté, le skako sur la tête; son équipement ne laissait rien à désirer.

Où allez-vous donc, Prince, dans cet attirail de guerre, lui demande l'Empereur, en souriant?

Me battre pour le Pape, réplique froidement le bambin; puis il sortit.

Les journaux européens du commencement de ce mois annoncent que l'accord d'une intervention au Mexique a été arrêté et signé le 31 ult. par la France, l'Espagne et l'Angleterre. Par cette convention, dit la *Patrie*, les trois pouvoirs s'engagent à fournir des forces militaires égales; celles de terre seront en proportion du nombre de sujets que chacun d'eux possède au Mexique. Pour sa part, la France fournira un contingent de 3,000 hommes. Le cabinet de Washington sera invité à se joindre aux trois puissances belligérentes et sera laissé à son choix pour envoyer ce qu'il pourra de forces navales et militaires.

L'expédition doit d'abord tenter de faire suspendre les hostilités entre les belligérants. Puis, aucune des puissances coalisées ne devra occuper permanently aucune partie du territoire, ni essayer d'obtenir des avantages exclusifs au Mexique. Elles s'engagent aussi à laisser le pays libre de choisir la forme de gouvernement qu'il voudra.

A part les intérêts matériels que cette expédition combinée de trois grandes puissances de l'Europe est destinée à protéger et à venger, on doit aussi reconnaître que son but est essentiellement pacifique et civilisateur; car il tend à arracher le Mexique aux mains de la révolution et de la guerre civile qui s'en disputent les débris depuis si longtemps. C'est à ce point de vue que l'on doit se réjouir de l'action combinée de la France, de l'Espagne et de l'Angleterre. L'ordre rétabli au Mexique, c'est non seulement la reprise des affaires, la sécurité publique; mais c'est encore les mœurs sauvegardées et les passions réprimées.

Au moment où l'escadre d'expédition mexicaine s'organise sur les côtes de la France pour aller à l'autre extrémité du globe sauver la civilisation en péril, tout à coup le télégraphe annonce qu'un mouvement insurrectionnel éclate sur un autre point du monde. Cette fois, c'est en Russie, non à Varsovie, mais au cœur même de l'Empire du czar, à Moscou. Les insurgés sont les élèves des diverses Universités, qui commencent d'abord par démolir les maisons de leurs recteurs. A peine les plus ardents sont-ils en prison qu'aussitôt circulent des requêtes demandant leur mise en liberté; en peu de temps 17 mille signatures couvrent ces pétitions et réclament en même temps l'octroi d'une constitution. On voit que ce mouvement était organisé d'avance.

Que va faire le czar en présence de cette agitation russe qui fait écho aux prières et à l'attitude de la Pologne?

En Canada, aucun fait digne d'être enregistré dans nos annales, sinon la popularité croissante qu'on dit s'attacher au nom du nouveau Gouverneur, et le triste contre-coup qu'a eu dans l'opinion publique le naufrage

de l'un des paquebots de la compagnie Canadienne des vapeurs transatlantiques, le *North Briton*. Heureusement, pas un passager n'a péri; on espère, dit une lettre publiée mercredi dans les journaux du capitaine Grange, sauver une partie du fret. Le bâtiment est échoué de telle sorte que les propriétaires pourront recueillir une partie considérable de l'épave. C'est, croyons-nous, la quatrième perte de ce genre qu'éprouve la compagnie dans l'espace d'un petit nombre d'années.

Nous terminons cette petite revue par un extrait du *Times*, de Londres, du 11 novembre courant:

Les Trois Grandes Œuvres de la France.

Sous ce titre, nous lisons dans le *Courrier des Etats-Unis*, un article remarquable qu'il a emprunté au *Times* de Londres:

« Malgré la perspective menaçante des affaires européennes, malgré les préparatifs militaires dans lesquels la France est engagée, l'empereur poursuit avec fermeté et vigueur trois des plus grandes entreprises des temps modernes—entreprises dont une seule, menée à bien, suffira à constituer un monument durable de la gloire de son règne. Ces trois entreprises sont: le télégraphe sous-marin entre l'Europe et l'Afrique, le percement du massif des Alpes, et l'ouverture de l'isthme de Suez.

« La première vient d'être achevée. Le 2 septembre dernier, après deux tentatives qui échouèrent par suite de deux ruptures du câble, un télégraphe sous-marin a été établi entre le port de Toulon, en France, et celui d'Alger, en Afrique. Aujourd'hui les communications télégraphiques sont assurées entre les deux continents. Indépendamment de ses résultats pratiques, l'établissement de ce télégraphe éclaira quelques difficultés que les expériences déjà faites n'avaient pas encore résolues. La question de la pesanteur spécifique du câble métallique en est une. Les Français ont commencé par se tromper, comme nous nous sommes trompés nous-mêmes dans notre expérience transatlantique, en fabricant un câble approprié aux diverses exigences de l'étendue et de la distance qu'ils avaient à franchir. Mais ils ont fini par adopter un plan qui a été couronné d'un succès complet. Voici comment ils s'y sont pris. Ils ont calculé le rapport de la force et de l'élasticité du câble avec la densité de l'eau et la nature du sol sous-marin sur lequel il devait reposer, le faisant léger et flexible pour les eaux profondes, épais et fort pour les eaux sans profondeur, et plus fort encore aux approches du rivage. Ils évitèrent ainsi le danger présenté, d'un côté par la pesanteur du câble dans les endroits profonds, de l'autre par le frottement dans les bas-fonds et sur les surfaces rocaillenses.

« La deuxième grande œuvre de la France, le percement des Alpes, se poursuit en ce moment avec activité et offre toutes les perspectives d'un succès. Le mont Cenis est l'endroit choisi pour ce travail. Il sera traversé par un tunnel de sept milles et demi de longueur, avec un canal au milieu pour l'écoulement des eaux qui filtrent par les interstices de toutes les roches qu'on brise pour les enlever. Deux mille cinq cents ouvriers sont journellement employés à forer des puits par le moyen d'une machine récemment inventée, qui est mue par la pression atmosphérique. On s'attend à ce que le tunnel soit terminé environ dans six ans. Son principal résultat sera de cimenter plus fortement les liens

qui existent déjà entre la France et l'Italie, de rapprocher Turin de Paris, de rendre les relations des deux pays et des deux villes plus faciles et plus fréquentes, et d'assurer mieux leur action mutuelle et amicale dans toutes les éventualités politiques et sociales que le temps tient en réserve. Ce tunnel abrègera de moitié la distance qui sépare aujourd'hui Paris de Turin, et on ne mettra que dix-sept heures pour se rendre de l'une de ces deux cités à l'autre.

« La troisième grande entreprise à laquelle la France consacre en même temps son énergie et sa puissance, est le percement de l'isthme de Suez. D'après les dernières informations, elle est vigoureusement poussée et promet de réaliser toutes les espérances des amis les plus chauds de cette œuvre gigantesque. Six mille travailleurs sont occupés au canal. On dit qu'ils ont découvert, sur la route du Nil à la mer Rouge, une ville égyptienne, ensevelie sous une épaisse couche de sable, et un grand nombre de crocodiles embaumés et de momies, avec une collection d'inscriptions et de papyrus se rapportant à cette découverte. Ce percement de l'isthme aura alors un double résultat ; celui de relier par des communications directes le continent relativement barbare de l'Asie avec la civilisation européenne, et celui de fournir à la science de nouveaux éléments d'investigation, et peut-être de résoudre plusieurs des problèmes qui occupent le monde pensant. »

Nous sommes heureux, ajoute le *Courrier*, de voir le *Times* rendre ainsi justice à la France et à son souverain. C'est par de semblables actes d'équité que s'honorent les journaux étrangers, qui oublient trop souvent que décrier un grand peuple et son chef n'est pas une preuve de force, mais d'envie. »

SAINTE CATHERINE.

I

Le nom de sainte Catherine a un sens bien touchant, il exprime d'une manière délicate ce que devait être celle qui le portait. Ce nom vient du grec et signifie pure, modeste, innocente.

Toute la suite de la vie de sainte Catherine n'est pas parvenue jusqu'à nous : on n'en connaît que les événements principaux. Un artiste célèbre, Masaccio, les a représentés dans une série de peintures à fresque dont il a décoré les murs d'une chapelle dédiée à la sainte, dans une des basiliques les plus antiques de Rome, Saint-Clément.

Dans le premier des tableaux, on voit la sainte, les yeux baissés et dans l'attitude du recueillement, occupée à méditer la loi de Dieu.

Dans le second, sainte Catherine est en présence d'un groupe d'hommes convertis de longs manteaux, tels que les portaient les anciens philosophes grecs ; elle leur parle ; il semble qu'elle cherche à les instruire.

Dans la troisième fresque, on la voit à une fenêtre. Elle s'entretient avec une dame richement vêtue dont le front est ceint d'un diadème. Dans un coin du tableau, la mystérieuse princesse est au milieu des flammes.

Au quatrième tableau, la sainte est auprès d'une roue brisée, le regard vers le ciel et la sérénité sur le front.

Au cinquième, elle tombe frappée d'un coup d'épée que lui porte un bourreau.

II

Quelques mots suffiront pour donner l'intelligence de cette série de peintures, en même temps qu'ils nous renseigneront sur la sainte.

Sainte Catherine naquit vers la fin du troisième siècle, à Alexandrie, en Egypte. Ses parents, issus du sang royal, occupaient les plus hauts emplois de l'Empire : la voyant douée d'une intelligence précoce et animée du désir de s'instruire, ils la firent élever avec soin, dès son enfance, dans l'étude des sciences humaines ; et Catherine s'y livra avec tant d'ardeur, qu'à peine âgée de dix-huit ans, elle possédait des connaissances qui étonnaient les plus érudits. Mais si malgré la faiblesse de son âge, elle avait pu s'initier aux secrets de la science humaine, elle n'avait point négligé la grande science de Dieu et de la Religion ; celle-ci avait toujours eu un attrait particulier pour Catherine ; aussi elle n'était pas seulement un prodige de science et d'érudition, mais encore un modèle de vertu et de sainteté.

III

On était en l'année 307 de l'ère chrétienne. Maximin Daïa venait de se faire proclamer empereur. C'était un ennemi cruel des chrétiens : et son premier acte de pouvoir avait été une sanglante persécution. Depuis plusieurs mois, elle sévissait avec fureur, lorsque Catherine (qui, d'après toute probabilité, venait de perdre ses parents et se trouvait ainsi seule responsable de ses actes) fut inspirée d'un saint zèle pour la défense des chrétiens. Elle alla trouver le tyran, auprès duquel sa naissance lui donnait accès ; et après lui avoir avec fermeté reproché sa barbarie, elle lui démontra par les plus solides raisonnements, qu'on ne pouvait être sauvé sans la foi de Jésus-Christ.

IV

Le cruel Maximin faisait d'ordinaire payer de la mort toute remontrance faite à l'endroit des chrétiens. Cependant frappé du savoir et de la prudence dont la jeune vierge avait fait preuve dans son plaidoyer, il se relâcha de ses instincts sanguinaires pour ce jour-là : il pensait que s'il parvenait à faire apostasier une telle chrétienne, ce serait un triomphe éclatant pour le paganisme.

En conséquence, le tyran donna l'ordre que Catherine fût gardée à vue dans le palais ; et, ayant fait réunir ce qu'Alexandrie et ses environs possédaient alors de plus habile et de plus savant parmi les docteurs de sa fausse religion, il promit des récompenses à ceux qui parviendraient à changer les convictions de Catherine et la ramèneraient au culte des idoles. Cinquante philosophes ou chefs des écoles agréèrent sa proposition.

Au jour marqué, les philosophes furent convoqués et Catherine mise aux prises avec eux : Maximin avait voulu être présent à la conférence ; chacun des païens devait interroger la jeune fille, lui faire des objections, réfuter ses raisons. Ils s'acquittèrent de leur mieux de cette tâche ; mais, malgré tout leur savoir, Catherine forte de la science qu'elle avait puisée dans l'étude de la loi de Dieu, et dans les leçons des ministres sacrés, demeura victorieuse. Les philosophes s'avouèrent vaincus et cessèrent la lutte... Que dis-je ! éclairés par les enseignements qui sortaient des lèvres de Catherine, et convaincus par ses raisonnements de la vanité de leurs

doctrines, ils se convertirent sur-le-champ ; et la grâce d'en haut agissant sur leur cœur, ils proclamèrent hautement devant l'empereur, qu'ils croyaient au Dieu de Catherine, qu'ils adoraient Jésus-Christ.

Irrité de l'issue d'une conférence qu'il n'avait ménagée que pour assurer le succès des faux dieux, Maximin se vengea en tyran. Il condamna les cinquante philosophes devenus chrétiens à être brûlés vifs, et à l'heure même, ils furent conduits au martyre. Au milieu des flammes, on les entendit louer Dieu et le bénir de leur avoir ouvert les yeux sur les erreurs profondes dans lesquelles ils étaient précédemment plongés, et de s'être servi de la parole d'une humble jeune fille pour opérer cette merveille.

V

Pour Catherine, la palme et la récompense devaient être acquises au prix d'un plus long combat. N'ayant pu la convaincre par les raisonnements, Maximin employa les promesses : honneurs, dignités, richesses, rien ne fut négligé ; mais la sainte ne répondit à toutes ces avances que par des refus. Le dernier espoir du tyran était dans les tortures du supplice ; il y eut recours. Après l'avoir fait cruellement battre de verges chargées de plomb, il donna l'ordre de la jeter dans un cachot et de l'y laisser sans nourriture.

Mais, ô merveille ! dans sa prison, Catherine continua à prêcher le nom de Jésus-Christ et à lui gagner de nouveaux adorateurs. Porphire, général des troupes de l'empire fut le premier qu'elle convertit ainsi à Jésus-Christ. Il avait appris ce qui s'était passé au sujet de Catherine et n'avait pu résister au désir de la voir et de s'entretenir avec elle. Il vint donc la visiter dans son cachot, par un sentiment de curiosité, et fut si profondément touché de ce que lui avait dit la sainte sur la vanité des idoles, qu'il renonça à ses superstitions pour adorer Jésus-Christ.

Après Porphire, l'épouse de Maximin elle-même fut convertie à la Foi. Instruite du sort de Catherine et ne pouvant pénétrer dans son cachot à cause de la défense du prince, brûlant néanmoins du désir de converser avec elle, elle se rendit au pied de la tour où Catherine était enfermée, et l'appelant par son nom, l'engagea à lui parler à la fenêtre de sa prison.

Catherine se rendit à ses vœux, lui parla de Dieu, de Jésus-Christ, du ciel, avec tant de force et d'onction que l'épouse de Maximin se fit baptiser immédiatement, et, que, persécutée à son tour pour ses nouvelles croyances, elle préféra périr dans les flammes, plutôt que de renoncer au Dieu que Catherine lui avait fait connaître.

VI

Ces nouvelles conversions avaient porté au comble la fureur du tyran. Voyant que tout ce qu'il avait imaginé pour faire apostasier Catherine était inutile, il résolut d'en finir avec elle et la condamna à mort. "Mais, avait-il dit, que son supplice satisfasse mon indignation, et que ses tortures me vengent."

En conséquence, il avait commandé un instrument de supplice plus raffiné que celui dont on se servait ordinairement : c'était une machine composée de plusieurs roues armées de pointes tranchantes et acérées sur l'une desquelles la sainte devait être garrottée. Par cette combinaison infernale, les roues, agissant en

sens inverse, devaient déchirer le corps en lambeaux. C'était le onzième jour depuis l'arrestation de Catherine : Dieu l'avait soutenue miraculeusement pendant ce long jeûne.

L'instrument de mort fut dressé devant le tribunal : à sa vue le féroce Maximin eut un sourire de satisfaction et de rage ; mais Dieu qui réservait à Catherine la gloire des martyrs, ne permit pas que le tyran eût la joie d'assouvir sa brutale vengeance.

A peine Catherine eut-elle approché de l'horrible machine, que les liens qui en unissaient les diverses parties se rompirent ; les roues elles-mêmes volèrent en éclats.

La foule fit entendre des cris ; c'était la protestation de quelques spectateurs qui, subjugués par l'éclat du prodige, se déclaraient chrétiens et demandaient à partager le sort de Catherine. Ainsi la jeune vierge continuait à prêcher Jésus et à lui gagner des adorateurs, jusque sous les étreintes de la mort.

Accablé sous la honte et l'humiliation de sa défaite, Maximin se retira dans son palais et ordonna au bourreau de frapper la sainte d'un coup d'épée. A la vue de l'exécuteur, Catherine sembla puiser des forces nouvelles. "O mon Dieu ! murmura-t-elle, voici donc enfin le bienheureux moment qui doit assurer ma victoire et ma félicité !" Elle dit et reçut le coup fatal en levant les yeux au ciel, et expira en répétant le nom de Jésus.

VII

Après son martyre, les restes de Ste. Catherine furent recueillis par des chrétiens et enterrés soigneusement. Après avoir été délaissés et oubliés par suite des persécutions, ils furent découverts au VIII^e siècle ; et pour les soustraire à la profanation des Sarrasins, sous le jong desquels gémissaient alors les chrétiens d'Orient, des religieux du Mont-Sinaï, en Arabie, les transportèrent dans leur monastère, bâti autrefois par Ste. Hélène et considérablement agrandi et embellé par l'empereur Justinien. C'est encore dans ce monastère qu'est conservée la plus grande partie de la dépouille mortelle de sainte Catherine. Dans un voyage que fit au mont Sinaï, en 1532, le R. P. de Gêrumb, religieux de la Trappe, il eut le bonheur de vénérer ces restes sacrés ; et il raconte, dans le *journal de son voyage*, qu'ils sont recouverts d'une étoffe précieuse, que la tête de la sainte est surmontée d'une couronne d'or, et que ses doigts sont ornés de diamants du plus grand prix.

XXV.—GUÉRISON D'ALPHONSE DE MARTIGNY.

Nous soussignés, Marie Julie Rodier, veuve de M. Jacques Lemoyne de Martigny ; Charles Séraphin Rodier, Maire de cette ville de Montréal, et Dame J. Laeroix, son épouse, père et mère de la dite Dame de Martigny : certifions que le jeune George Joseph Alphonse Lemoyne de Martigny, notre fils et petit fils, a été guéri par l'intercession de Notre-Dame de Pitié, comme nous allons le raconter dans la déclaration suivante :

Cet enfant, né le 22 avril 1860 et ondoyé d'abord, était venu au monde, avec un corps si chétif et si faible, qu'à chaque instant, nous avions les appréhensions les plus vives de le voir expirer. Il prolongea néanmoins

sa frêle existence, sans nous laisser pour cela plus d'espoir, étant toujours dans le même état de maigreur et de faiblesse.

Mais vers la fin du mois de juillet, il fut atteint d'une dangereuse maladie à laquelle un enfant de trois mois et d'ailleurs si faible, ne paraissait pas pouvoir résister : c'était le choléra, qui dès le second jour le mit aux abois de la mort. Dans cette extrémité, nous nous adressâmes au bienheureux Alphonse Rodriguès, espérant d'obtenir, par ses mérites, la guérison de l'enfant. Il parut se trouver moins mal, sans cesser pourtant d'être toujours faible et languissant ; ou plutôt le docteur qui le soignait, n'avait aucun espoir de nous le conserver, assurant qu'il n'était point guéri de cette violente maladie.

En effet, le 19 août, qui fut le dimanche avant l'arrivée du Prince de Galles à Montréal, l'enfant eut une nouvelle attaque de choléra, qui renouvela toutes nos précédentes alarmes et ne nous laissa presque plus de doute sur la proximité de sa mort. Il en fut réduit à une faiblesse si extrême, et à un tel état d'affaiblissement et d'inanition, que de temps en temps il ne donnait plus aucun signe de vie, et qu'à chaque moment nous pensions qu'il allait expirer. Il passa ainsi toute la journée du dimanche, et la nuit qui suivit.

Le lendemain matin, Madame Rodier, sa grand'mère, voyant l'impuissance des secours humains, et convaincue que l'enfant était perdu sans espoir, se sentit tout-à-coup, pendant qu'elle faisait ses prières ordinaires, à recourir à Notre-Dame de Pitié, dans l'espérance d'obtenir sa guérison par ce moyen. Là dessus, elle se rend sans délai chez les Sœurs de la Congrégation, rue Notre-Dame, et sur sa demande, reçoit de leurs mains de l'huile de la lampe qui brûle devant la statue miraculeuse. Revenue à sa maison, elle en fait une onction sur l'enfant, en priant Notre-Dame de Pitié de lui conserver la vie.

Sa confiance ne fut pas vaine : car dès ce moment on remarqua que l'enfant éprouva un soulagement très-sensible, qui alla toujours en augmentant ; en sorte que l'onction ayant été répétée plusieurs jours de suite : non seulement l'enfant s'est trouvé entièrement guéri du choléra ; mais, ce qui est plus extraordinaire encore, son petit corps, jusque là si frêle et si débile, s'est fortifié, et a même pris un développement et un embonpoint, dont il ne semblait pas qu'il pût être naturellement susceptible. Et cet état prospère de l'enfant persévère encore aujourd'hui.

Aussi, toutes les personnes qui l'ont vu, pendant sa maladie, entre autres la Sœur Charlebois, supérieure de l'orphelinat de Saint Joseph, sont-elles frappées d'étonnement et d'admiration, en le voyant dans son état présent, qu'elles regardent comme une sorte de renaissance. Elles ne peuvent s'empêcher d'attribuer un si merveilleux changement à la puissance de Notre-Dame de Pitié.

C'est le jugement que nous en portons nous-mêmes avec reconnaissance et bonheur, nous estimant heureux d'en rendre ici ce témoignage public, pour exalter la puissance et la bonté de Marie, à laquelle nous invitons puissamment tous les affligés d'avoir recours, afin qu'ils en éprouvent eux-mêmes les heureux effets.

Fait à Montréal ce 13 janvier 1860.

CHS. S. RODIER, Maire de Montréal,
MARIE LOUISE LACROIX RODIER,
M. T. ELMINA RODIER DE MARTIGNY,
SŒUR CHARLEBOIS, Sœur de la Charité.

Discours prononcé par M. Raymond, V., G.,

A LA TRANSLATION DU CORPS DE MESSIRE GIROUARD,

Au Séminaire de St. Hyacinthe, le 17 juillet 1861.

(Suite.)

C'en est fait, le Collège de St. Hyacinthe est fondé dans sa pensée. Est-ce un rêve ? oui, lui aurait dit sans doute tout homme à qui il se serait ouvert de sa détermination. Mais cette maison même, ces prêtres si nombreux qui y ont été formés, cet hommage de tant d'hommes instruits rendu aujourd'hui à sa mémoire, montrent que sa pensée était celle du sage ; pensée dont le fruit est permanent comme une source de vie abondante qui ne tarit jamais : *Consilium sapientis sicut fons vite permanet.* (Eccl. 21, 16.)

Sans doute, établir une pépinière pour le sacerdoce, a été la principale intention de Messire Girouard dans la fondation du collège : mais celle-ci toutefois a eu dans son idée un autre objet. Son esprit éclairé et judicieux appréciait tous les avantages de l'éducation : il comprenait comme elle agrandit le caractère, élève le sentiment, développe la faculté essentielle de l'homme ; la raison devient la source des jouissances les plus nobles et les plus délicates, et, par là même, lorsqu'elle est bien dirigée, comme elle rend de plus en plus l'homme semblable à Dieu, à l'image duquel il été créé.

Il sentait les besoins de son pays : il voyait ses compatriotes en danger de perdre leur nationalité : il craignait qu'ils ne fussent absorbés au milieu des populations d'une autre origine, d'une autre croyance religieuse, qui les envahissaient, en se développant dans le pays même, ou en faisant irruption des frontières américaines, et qu'ils ne fussent forcés bientôt d'abdiquer et leur langue et leur foi et leur caractère distinctif comme peuple.

Il avait vécu au milieu des Acadiens, à la Baie des Chaleurs ; il avait entendu le récit de leurs infortunes ; il les avait vus victimes d'une injustice, dont, en des jours moins heureux qu'aujourd'hui, on pouvait appréhender le renouvellement. Il sentait que le pays avait besoin de défenseurs, et que l'éducation seule pouvait relever sa race, et la soustraire à une infériorité dans laquelle on chercherait longtemps encore peut-être à la maintenir.

Il avait été le condisciple, et il était l'ami intime de ce grand évêque, l'honneur du nom Canadien, dont je prononce le nom avec l'accent du respect et de la gratitude pour les services qu'il a rendus à ma religion et à ma nationalité, Mgr. Joseph-Octave Plessis. Cet éminent prélat respectait l'autorité qui gouverne son pays : il la défendait contre les atteintes de la révolution qui alors ébranlait le monde ; et cette défense était un devoir prescrit au titre même de la paix, de la sécurité, et de la liberté des Canadiens. Mais il avait à cœur sa nationalité ; en toute occasion il en soutenait les droits. Pour la faire vivre il avait donné au collège de Nicolet un développement qui était une création. Messire Girouard, avec qui il avait de fréquentes relations, partageait ses sentiments. Je me plais à les contempler, conversant ensemble, sur les moyens de faire prospérer leur pays, s'entretenant de leurs œuvres, inspirées par la même pensée ; l'un parlant de son collège, que ses succès, présage de sa gloire future, recommandaient déjà à l'attention du public ; l'autre demandant des avis et recevant des encouragements pour la maison dont il jetait les fondements ; l'un et l'autre voyant, dans un regard prophétique, des hommes éminents sortir des institutions qu'ils formaient pour servir la religion et la patrie, et se réjouissant dans le Seigneur d'avoir été appelés à ouvrir ces sources fécondes, où tant de générations viendraient boire ce breuvage salutaire qui entretient la vie des peuples, une saine éducation. Oh ! de l'illustre prélat et du vénérable curé, quel Canadien ne peut dire, comme du protecteur d'Israël " *Hic est amator fratrum et populi.*" (II. Mach. 15, 4.)

Dieu et le pays à servir par la fondation du collège, voilà désormais toute la pensée de Messire Girouard. Ce sera sa passion dominante ; tous ses actes en procéderont. Animé en tout ce

qu'il faisait de la foi la plus vive, lui qui insistait sans cesse dans ses prédications sur la nécessité de la prière, il redouble ses oraisons pour implorer le secours du Ciel; et le voici qui se met à épargner: il s'impose des privations de tout genre, se refuse les jouissances les plus licites: tout respire la simplicité, et je dirai l'économie dans ses vêtements, l'ameublement de sa maison, dans tout le train de la vie. Il est cependant, je me hâte de le dire, deux points à l'égard desquels la libéralité fut maintenue dans tous ses droits: c'était l'hospitalité pour ses amis, qui aimaient tant à le visiter, et la charité envers les pauvres de sa paroisse. Qui est entré dans sa maison, y a toujours vu des indigents prenant leur nourriture ou recevant l'aumône.

Messire Girouard fut aidé dans sa fondation. Trois généreux citoyens, alors seigneurs de la paroisse, lui donnèrent le terrain où il roulait asseoir le collège: ce sont MM. Delorme, Debartzch et Dénéchau. Cette disposition à favoriser l'œuvre du vénérable curé a passé dans l'héritier de la plus grande partie de la seigneurie: je veux nommer l'Honorable Jean Dessaulles. Il a prouvé, en plusieurs occasions sa bienfaisance à l'égard de ce collège, secondé, et je dirai, souvent inspiré par sa compagne qui faisait le bonheur de sa vie; cette femme dont le cœur avait l'intelligence de tous les besoins, et dont la main libérale ne savait jamais se fermer devant tout ce qui pouvait, je ne dis pas demander, mais attendre un secours.

Des corvées faites de temps à autre par ses paroissiens, les dons de quelques citoyens, et surtout les libéralités de son ami, le vénérable Messire Deguise, curé de Varennes, vinrent en aide au fondateur du collège. C'est pour moi un devoir de le rappeler, mais je dois ajouter que la part apportée par ces secours divers à l'œuvre n'est point en une proportion qui empêche d'attribuer le mérite presque exclusif de sa fondation à Messire Girouard.

Qu'il a travaillé pour cette institution! que de fatigues il s'est imposées! que de soucis auxquels il s'est livré! Autant que les occupations de son ministère, qu'il ne négligea jamais, le lui pouvaient permettre, il se tenait sur le lieu où s'élevait l'édifice, surveillant les ouvriers, et les dirigeant de ses avis judicieux.

La construction s'avance; elle est, plus encore qu'avant son commencement, l'objet des contradictions. Elle a le cachet des œuvres de Dieu, la raillerie des prudents du siècle, comme parle l'Évangile; on ne cessait de répéter au digne curé que sa maison tomberait avec lui, ou qu'elle ne ferait jamais qu'une misérable école. Les difficultés ne faisaient qu'affermir sa résolution. La Providence semblait lui avoir entr'ouvert l'avenir: il était inébranlable à toutes les objections. Que diriez-vous, que feriez-vous, lui disait-on, si la maison que vous élevez venait à brûler? Je dirais, répondit-il, comme Ste. Marguerite, reine d'Écosse, voyant dévorer par les flammes un monastère qu'elle venait de fonder: "Que le nom de Dieu soit béni;" et, comme elle, je rebâtirais l'édifice.

Enfin un jour d'indicible satisfaction arriva pour lui. Je le rappelle d'autant plus volontiers qu'il ramène à mon âme un des souvenirs les plus distincts de mes premières années, souvenir dont l'impression est toujours restée bien vive en moi. J'étais alors un petit enfant, je me tenais sur le seuil de la maison paternelle: je voyais défilier une procession: je distinguais, à côté du bon curé que déjà j'avais pu connaître, un vieillard vénérable courbé par les années. Je demande à mes parents ce que cela veut dire: on me répond: Ce vieux prêtre, c'est M. le grand-vicaire Cosefroi, curé de Boucherville; il va bénir le collège; et, quelques mois après, j'allais à la première classe qui s'y soit faite, recevoir les éléments de cette éducation, dont le ciel a bien voulu me favoriser.

Quelle joie pour le fondateur du collège de St. Hyacinthe, quand il vit des élèves-y recevoir des leçons et qu'il put se dire: ces enfants venus ici, grâce à l'institution que j'ai fondée, ils feront des prêtres qui sauveront des âmes, ou des citoyens éclairés qui serviront la patrie!

Ponder, ce n'est pas tout, il faut soutenir. Messire Girouard savait que le zèle peut avoir des entraînements qui l'égarant, qu'une sage prévoyance ne lui a pas signalé les obstacles qu'il peut rencontrer, et assigné les limites où il doit se contenir. Pour lui,

il avait appelé la prudence, compagne habituelle de tous ses actes, au conseil de ses pensées. Il connaissait le peu de richesse de son pays; il savait que l'état général des fortunes ne permettait d'exiger qu'une pension modique, insuffisante aux besoins de l'institution: il comprenait par là même la nécessité de la doter d'autres moyens de subsistance. Il acquiert des fermes à peu de frais: il sait choisir un sol, qui, sous les forêts qui le couvrent encore, promet d'être fertile: il en commence l'exploitation: il la poursuit avec une vive sollicitude: il ne néglige rien de ce qui peut en assurer le produit. C'est le pain du collège, disait-il pour encourager les travaux. Aussi a-t-il laissé à l'institution qu'il a fondée, des ressources qui l'ont soutenue dans ses embarras, qui ont permis de construire cette maison, dont les larges salles reçoivent aujourd'hui cette nombreuse assemblée: ressources qui sans doute n'empêchent pas de sentir le poids du fardeau de cette vaste construction, mais qui ne permettent pas cependant d'en être écrasé, et qui, si elles n'ont pas une gêne mettant obstacle à des améliorations d'un besoin pressant, nous laissent cependant, à l'abri d'une solvabilité assurée, attendre les secours que la Providence ne manquera pas de ménager à l'œuvre de celui qui a tout sacrifié pour la gloire de Dieu et le bonheur de son pays.

Le fondateur du collège de St. Hyacinthe avait pourvu à ses besoins matériels: mais il fallait lui assurer une direction morale et littéraire, qui correspondait à son but. Son vénérable ami, l'Évêque de Québec, d'abord, et ensuite Mgr. Lartigue, administrateur du diocèse de Montréal, entrèrent dans ses intentions et favorisèrent son œuvre autant qu'ils le purent, par les Ecclésiastiques de mérite qu'ils chargèrent de la direction et de l'instruction. Il donna à ceux-ci toute liberté d'agir; il n'entravait en rien leur action. Consulté souvent par le premier directeur du collège, qui n'était qu'un jeune prêtre, il répondait avec plus d'humilité que de vérité: "J'ai pu bâtir, je ne sais pas diriger;" et tout en ne refusant pas de donner ses avis, il demandait l'opinion de celui qui le consultait, et paraissait toujours disposé à y déférer. Mais il ne cessait d'exprimer son désir de l'ordre et de la discipline; il tenait moins au nombre qu'à la bonne conduite des élèves; son œil savait surveiller le jeune âge, et, quand il apercevait des fautes, il en reprenait lui-même les élèves, ou les portait à la connaissance du directeur. Qu'il me soit permis de le dire, nous, jeunes étudiants de cette maison, nous redoutions la clairvoyance de cet œil, dont le regard néanmoins était si habituellement affectueux envers nous.

L'enfance, oh! qu'il la chérissait! qu'il s'intéressait à elle! qu'il aimait à lui donner des témoignages de son zèle! il se plaisait à causer même avec les plus jeunes élèves, il les interrogeait, il leur donnait, pour exciter leur émulation, des marques d'affection et d'estime; il les louait à propos pour les encourager. Et il avait un singulier respect pour la jeunesse; elle était à un degré spécial l'objet de cette exquise politesse qui le distinguait éminemment. Je le vois encore lorsqu'il nous rencontrait, nous, petits enfants, il découvrait sa vénérable tête blanche et nous faisait un large salut. Il sentait la dignité de celui qui reçoit l'éducation; il semblait voir d'avance en lui le ministre des autels ou le citoyen servant honorablement sa patrie.

Il était reconnaissant des plus légers services que nous pouvions lui rendre. Un jour, il m'avait fait demander pour lui servir la messe; c'était à une heure avancée de la matinée, comme cela lui arrivait quelquefois. Après la messe, il me dit: je vous ai dérangé, je vous en demande pardon; mais vous me feriez plaisir en venant dîner avec moi; on m'a fait présent d'un excellent mets, nous le partagerons ensemble.

A ce trait de bonté et de simplicité, vous participerez à l'émotion que j'ai éprouvée en cette circonstance. Que de fois j'ai été l'objet des témoignages de la bienveillance de son cœur! Oh! que son souvenir se mêle délicieusement à celui de mes premières années! que j'aime à me rappeler ce prêtre que j'ai connu presque aussitôt que les auteurs de mes jours; par qui, après ma mère, j'ai appris à connaître Dieu; qui m'a donné l'idée de la vertu; en qui j'ai senti de l'attrait pour le Sacerdote! O prêtre, ô homme, à qui je dois tant, qu'il m'est doux, à cette époque de mon exis-

tence, et dans ce jour où l'on rend un si solennel hommage à vos restes, d'avoir à vous offrir, comme le tribut de ma gratitude, tout indignement que j'aie pu servir votre œuvre, ces années déjà nombreuses, pendant lesquelles je lui ai consacré toute l'activité et les forces dont j'ai pu disposer.

Le respect, la gratitude étaient des sentiments qui se trouvaient au cœur de tous les élèves envers le fondateur de l'institution.

Quand il venait au collège, il était salué avec une expression marquée de vénération, et il pouvait lire sur toutes les figures l'affection qu'on lui portait, il faisait jouir et il jouissait lui-même. On sentait qu'il y avait en lui une satisfaction bien vive : il racontait quelques traits agréables et ne laissait jamais les élèves sans quelques sentences morales, prononcées avec une autorité qui les gravait dans l'esprit de tous.

Il vit enfin un cours d'études se compléter dans son collège. Douze élèves terminant leur éducation, vinrent, aux exercices de leur dernière année scolaire, lui témoigner leur reconnaissance pour leur avoir permis, par l'instruction qu'il leur avait donnée, de pouvoir offrir leurs services à la religion et à la société. Le même temps, ils lui présentèrent cette toile que vous voyez, reproduisant ses traits, de la part des citoyens de St. Hyacinthe, qui avaient voulu par là exprimer comme ils savaient apprécier le mérite de leur pasteur et l'importance de la fondation dont il gratifiait leur paroisse.

Le vénérable fondateur reçut bientôt une autre consolation ; celle de voir que sa maison ne suffisait plus au nombre toujours croissant des élèves. Il fallait l'agrandir ; il se porta avec la plus grande générosité au nouveau sacrifice qu'exigeait la construction d'une aile, qu'il vit s'élever en peu de temps, en projetant d'en adjoindre bientôt une autre au corps de l'église.

Le succès était complet : son évêque avait adopté son œuvre : le collège de St. Hyacinthe était l'objet de la prédilection de Mgr. Lartigue. Il avait, comme une preuve de l'intérêt qu'il lui portait, renoncé aux services que lui rendait un prêtre, qui, jeune encore, promettait d'être l'ornement du clergé, pour le donner comme directeur à cette institution. Messire Girouard put voir la prospérité dont faisait jouir déjà le collège celui que plus tard St. Hyacinthe devait avoir pour premier évêque. Et puis il avait eu le bonheur d'assister au Saint Sacrifice, offert par des prêtres formés à son collège ; il avait pu les entendre annonçant la parole divine, et les voir sanctifiant les âmes par leur ministère.

Il voyait une autre maison, qu'il avait fondée pour l'éducation des jeunes filles, avec une bien grande libéralité, être, elle aussi, en une voie bien prospère, et s'approprier à la destinée brillante qu'elle devait avoir au milieu des institutions de ce genre.

Sa paroisse avait pris des développements considérables ; elle avait été divisée en plusieurs autres ; des curés résidents desservaient avec zèle des populations nombreuses, en ces lieux, où quelques familles éparses réclamaient les secours de son ministère qu'il ne pouvait donner qu'avec tant de difficultés.

Qu'avait-il donc à désirer ici-bas ? que lui restait-il à faire ? Oh ! aussi je l'entends, plein de reconnaissance pour le passé, plein d'espérance pour la vie à venir, je l'entends redire les accents du Saint Vieillard : *Nunc dimittis, Domine, servum tuum in pace.*

Il présentait sa mort ; il s'était cherché un successeur et l'avait trouvé dans un prêtre distingué, dont il avait apprécié les vertus et les services dans la direction du collège. Il le sentait capable de continuer sa mission de bienfaisance et d'enrichir St. Hyacinthe de fondations nouvelles, s'il en était besoin.

Il attendait la mort : il se préparait à la recevoir. Comme il l'avait prévu, elle frappa soudainement ses coups. Quelle consternation se répand partout à ses paroles : M. Girouard est mort :

C'est un deuil général. On pleure le pasteur dont si longtemps on a éprouvé le zèle si dévoué, le fondateur de deux maisons de haute éducation. Et l'affliction ne se borna pas à St. Hyacinthe ; le pays entier la partagea bientôt.

M. Girouard était mort à Yaremes. Malgré l'épidémie régnante, (c'était en 1832) une foule considérable accompagna ses restes dans la translation qui en a été faite en sa paroisse. Le

corps était suivi de voitures se succédant presque sans interruption dans l'espace de deux lieues. Il est déposé dans une des salles du collège : puis ses obsèques se font dans l'Eglise Paroissiale ; ses restes sont placés aux pieds de l'autel où tant de fois il avait offert l'auguste sacrifice. Ils ont reposé là près de 30 ans ; il convenait qu'ils fussent d'abord dans l'église qu'il avait desservie, au milieu de ceux qui avaient reçu tant de secours spirituels de son ministère, qui avaient vécu avec lui, qui pouvaient lui porter une affection personnelle. Cette génération est à-peu près passée : il faut qu'il vienne maintenant prendre place au milieu de son œuvre. Le curé de St. Hyacinthe devra par l'effet du temps voir nécessairement sa mémoire s'affaiblir ; mais le souvenir du fondateur du collège doit y vivre toujours ; il convenait que son corps fût là où sera spécialement l'intérêt attaché à son nom, la où la reconnaissance sera perpétuellement entretenue, parce que le bienfait se fera constamment sentir. Son corps nous appartenait ; aussi le jugement public nous en a décerné la possession.

Nous aurions voulu faire à M. Girouard un accueil plus digne de ce que nous lui devons ; vous avez suppléé à notre insuffisance : vous êtes accourus, apportant de toutes les parties de la province l'hommage de votre respect et de votre admiration à l'homme de Dieu, à l'homme du pays. Votre présence et les circonstances de cette solennité funèbre montrent ce qu'est le nom de M. Girouard pour la société canadienne : elles disent ce qu'a été son action, son influence : elles proclament qu'il est peu d'hommes qui aient tant fait pour notre patrie.

Si, au moment où ses restes sortis de leur demeure souterraine dans l'église de son ancienne paroisse de St. Hyacinthe, une puissance divine les avait ranimés ; si, reprenant la vie, il eût pu élever sa tête au-dessus du cercueil où il a été porté dans cette procession solennelle, qu'aurait-il vu ? que serait-il dit ?

Il aperçoit une église nouvelle, avec des dimensions plus grandes, une construction plus élégante, remplaçant celle où il a exercé son ministère.

Il comprend que le convent qu'il avait fondé a reçu un encouragement au-delà de ses espérances, en le voyant transformé en une vaste maison qui indique que là se réunit une pensionnat nombreux. S'il n'y reconnaît pas ces sœurs de la Congrégation à qui il avait confié les jeunes personnes de sa paroisse, c'est qu'appelées de toutes parts, à raison de leurs succès mêmes, elles sont allées rendre ailleurs leurs précieux services. Mais il trouve que son institution, au lieu de n'être qu'une simple mission de religieuses, est devenu le chef lieu d'une communauté qui compte déjà cinq maisons, à des distances rapprochées de St. Hyacinthe, et offre par là même la démonstration de l'excellente éducation qu'elle donne et de l'estime dont elle jouit.

Un autre clocher, tout humble qu'il est, attire ses regards. . . . Son cœur tressaille : il devine que là une autre institution religieuse offre ses services à ses chers paroissiens. C'est un Hôtel-Dieu, où vont se réfugier, pour y être soulagés, par les mains d'anges de charité, les misères de la vie. La main de son successeur l'a élevé. Sa générosité a trouvé un digne imitateur, et il entend la voix publique, qui, sans rien retrancher de la reconnaissance qu'elle a pour le fondateur de cet hospice en fait jaillir la gloire jusque sur lui, à raison de l'exemple qu'il a donné.

Cependant il avance, et il ne se reconnaît plus aux lieux où il se trouve. Son collège n'est plus ! qui donc l'a détruit ? Cet édifice qui le remplace, tout magnifique qu'il est, n'indique point par ses dimensions qu'il soit une maison où de nombreux élèves reçoivent l'éducation. Quoi donc ! son œuvre a-t-elle péri ? . . . Cessez vos intérêts, ô vénérables fondateurs du collège de St. Hyacinthe : votre maison avait pris de tels développements qu'elle ne suffisait plus aux élèves qui venaient y chercher l'enseignement ; et le terrain sur lequel vous l'aviez assis, avait des limites trop étroites pour ses besoins. Vous verrez bientôt quelle demeure occupe la jeunesse studieuse qui vous doit l'éducation. L'édifice que vous apercevez, c'est un Evêché. Oui, grâce à vos institutions, St. Hyacinthe a pris un tel accroissement qu'il est devenu une ville épiscopale. Un successeur des apôtres y a son siège. Aujourd'hui on ne dit pas seulement la paroisse de St. Hyacinthe,

mais le diocèse de St. Hyacinthe. Des enfans ne sont plus là, se livrant aux études et aux amusements de leur âge. Un évêque s'y occupe des intérêts de son troupeau, en bénissant votre mémoire. Entrez maintenant dans cette cathédrale provisoire, que remplacera avant longtemps, je m'en flatte, un autre temple élevé par le dévouement public. Il est juste que vous reposiez un jour au moins dans l'église où est le siège épiscopal; car vous êtes le vrai fondateur de l'Evêché de St. Hyacinthe.

(A Continuer.)

L'empereur et le sergent, ou mieux que ça!

L'Empereur d'Allemagne, Joseph II, née en 1741, mort en 1790, n'aimait ni la représentation ni l'appareil, témoin ce fait qu'on se plaît à citer.

Un jour que, revêtu d'une simple redingote boutonnée, accompagné d'un seul domestique sans livrée, il était allé, dans une calèche à deux places qu'il conduisait lui-même, faire une promenade du matin dans les environs de Vienne, il fut surpris par la pluie, comme il reprenait le chemin de la ville.

Il en était encore éloigné, lorsqu'un piéton qui regardait aussi la capitale, fait signe au conducteur d'arrêter, ce que Joseph II fait aussitôt.

— Monsieur, lui dit le militaire (car c'était un sergent), y aurait-il une indiscretion à vous demander une place à côté de vous? Cela ne vous gênerait pas prodigieusement, puisque vous êtes seul dans votre calèche, et ménagerait mon uniforme que je mets aujourd'hui pour la première fois.

— Ménageons votre uniforme, mon brave, lui dit Joseph, et mettez-vous là. D'où venez-vous?

— Ah! dit le sergent, je viens de chez un garde-chasse de mes amis, où j'ai fait un fier déjeuner.

— Qu'avez-vous donc mangé de si bon?

— Dévinez.

— Que sais-je moi? une soupe à la bière?

— Ah! bien oui, une soupe à la bière! Mieux que ça.

— De la choucroute (1)?

— Mieux que ça.

— Une longe de veau?

— Mieux que ça, vous dit-on.

— Oh! ma foi! je ne puis plus deviner, dit Joseph.

— Un faisán, mon digne homme, un faisán tiré sur les plaisirs de Sa Majesté, dit le camarade, en lui frappant sur la cuisse.

— Tiré sur les plaisirs de Sa Majesté, il n'en devait être que meilleur.

— Je vous en réponds.

Comme on approchait de la ville et que la pluie tombait toujours, Joseph demanda à son compagnon dans quel quartier il logeait et où il voulait qu'on le descendit.

— Monsieur, c'est trop de bonté, je craindrais d'abuser de...

— Non, non, dit l'empereur, votre rue?

— Le sergent, indiquant sa demeure, demanda à connaître celui dont il recevait tant d'honnêtetés.

— A votre tour, dit Joseph, devinez.

— Monsieur est militaire, sans doute?

— Comme dit Monsieur.

— Lieutenant?

— Ah! bien oui, lieutenant! mieux que ça.

— Capitaine?

— Mieux que ça.

— Colonel, peut-être?

— Mieux que ça, vous dit-on.

— Comment diable! dit l'autre en se renouant aussitôt dans la calèche, seriez-vous feld-maréchal?

— Mieux que ça.

— Ah! mon Dieu, c'est l'empereur.

— Lui-même, dit Joseph, se déboutonnant pour montrer ses décorations.

Il n'y avait pas moyen de tomber à genoux dans la voiture; le sergent se confond en excuses et supplie l'empereur d'arrêter pour qu'il puisse descendre.

— Non pas, lui dit Joseph, après avoir mangé mon faisán, vous seriez trop heureux de vous débarrasser de moi aussi promptement; j'entends bien que vous ne me quittez qu'à votre porte. Et il Py descendit.

— Dans une affaire où l'armée ennemie avait l'avantage du nombre, un officier supérieur aborde le général Desaix et lui dit: Général, qu'ordonnez vous; la retraite, sans doute? Oui, répond Desaix la retraite de l'ennemi à l'instant, il fait sonner la charge et crie en avant: En moins d'un quart d'heure, l'ennemi était en fuite.

Héroïque réponse de Catinat.—Après un combat meurtrier, l'armée française commençait à faillir; Catinat rallie les troupes qui fuyaient, se met à leur tête et les ramène au combat.

Un officier lui crie: "Mais nous marchons à une mort certaine!"

C'est vrai, répond le brave général; mais si la mort est devant nous, la honte est derrière."

Beau mot du Prince Eugène.—La cour au commencement d'une campagne, était indécise sur le choix d'un général, et balançait entre Catinat, Vendôme et Villeroi.

"Si c'est Villeroi qui commande, dit le prince Eugène, je le battrais; si c'est Vendôme nous nous battons; mais si c'est Catinat, je serai battu."

Bibliographie.

Un des plus vigoureux athlètes de la presse militante, un publiciste dont les écrits ont le privilège d'exciter d'ardentes sympathies et de violentes colères, M. Louis Veillot, en un mot, vient de publier à la librairie de Gaume frères, à Paris, une quatrième et dernière édition d'un recueil d'articles intitulé: *Cu et La*, où se révèlent tout à la fois la biblique inspiration de l'écrivain catholique et la verve caustique du polémiste. Ce magnifique ouvrage vient d'être reçu à la librairie de M. J. B. Rolland & Fils, en deux volumes in-12o, imprimés sur papier glacé. Prix \$2.00

Aux Mères de Familles.—Le Manuel des parents chrétiens, ou devoirs des Pères et des Mères dans l'éducation religieuse de leurs enfans. Ouvrage dédié à Mgr. l'archevêque de Québec, par M. Mailloux, Ptre., V. G. 1 vol. in-8o. Relié, est en vente chez J. B. Rolland et Fils. Prix 50 cts.

(1) Chou fermenté et assaisonné; dont on fait un grand usage en Allemagne et en Suisse.